

## Une pluie de silences

Ca commence par un geste qui, un temps, passe inaperçu, un geste lent, très lent, enveloppé qu'il est d'abord dans la rapidité d'une hâte. Le cœur bat fort, très fort sur le chemin de l'avenir. Il communique à tout le paysage environnant son élan coloré.

Le geste, peu à peu, revient. Et dans ce retour passe par la vision cinétique d'abord. C'est comme un frôlement de robe, une pression de la main, un regard de connivence, tout cela au même instant.

Et puis, le geste prend chair, il prend forme tangible, sans devenir envahissant, sans jamais s'imposer, même s'il en impose par la netteté de son trait, par sa douceur aussi, qu'il faut dire tranchante.

Il deviendrait presque un horizon à lui tout seul, si l'on n'y prenait pas garde, mais une sagesse veille, opiniâtre, qui enjoint le regard d'avant la parole de rester sur cette singulière réserve de mots qui attend son heure.

Bientôt, le geste, devenu si ample, appellera d'autres gestes, d'autres accords. Il ne disparaîtra pas pour autant. Il se fondra dans un ensemble si vaste qu'il en deviendra la miniature mobile, la signature sans apprêts et un signe de reconnaissance interchangeable avec les autres gestes tout aussi amples, tout aussi tendres.

La harpiste, quand elle dort, entend nettement le vent fredonner ses notes de pluie. Elle a le sourire sous cette pluie qui danse.

## Un ange ?

Solange, quand on y songe, voilà une femme avare de ses rêves. Il faut toute la pénétration du romancier-poète pour percer l'épais rideau de silence qu'elle laisse tomber devant notre curiosité habillée de sourires.

En sa compagnie imaginaire, d'emblée et pour longtemps, je me suis senti jaloux de son temps. J'ai désiré partager avec elle la teneur de ses rêves, sans jamais pouvoir m'arrêter plus de quelques secondes à cette décision. Décision avortée en quelque sorte, mais décision tout de même dont la mise en œuvre obsédante m'aura occupé des années.

Maintenant que j'arrive au point ultime où ses rêves m'importent moins, je puis entreprendre de raconter ce périple entrepris sans elle, mais dans la pensée d'elle, à travers les images que j'ai supposé être celles qui alimentaient sa faconde.

Elle parlait beaucoup avec les yeux.

Tu l'auras remarqué, lecteur : Solange appartient à tous les temps qu'il nous est loisible de traverser. D'emblée, et pour longtemps, la matière en question s'impose pour ce qu'elle est : une matière ductile, tout le contraire de la stérilité paralysante de ce qui, étant fixe, fige.

Stériles, les rêves peuvent l'être, les siens comme les nôtres. Entre autres possibilités. Est-ce dû à la paresse du rêveur, hyper actif par ailleurs, ou bien est-ce à mettre au compte d'une

pauvreté initiale imputable à la substance même du rêve, non compte tenu de son contenu explicite ?

Va savoir.

Ce savoir est tout ce qui m'importe face à Solange qui n'a pas de visage. Cette femme est de tous les temps, sans les résumer tous, au moment où elle abonde dans la pensée docile, car si elle parvenait à tous les résumer, en supposant qu'elle le désire, le mouvement d'ouverture infinie qu'elle est encore et toujours à mes yeux qui l'écourent cesserait immédiatement.

Il y a l'élan. L'allant aussi. Et tous deux, savamment combinés, donnent ce comburant indispensable à la trame du rêve que je fais de Solange rêvant. C'est une respiration de feu qui m'anime.

Je ne suis pas libre de dire ce qui me vient d'elle, mais l'élaboration secondaire dont elle fait l'objet *d'emblée depuis longtemps* m'interdit toute mesure. C'est cette tension entre la démesure affichée de ses regards portés par moi sur elle et l'absence de liberté qui est mienne qui constituent l'élan propre au texte qui se trame entre elle et moi depuis des années, depuis ces années sombres au moins où mes pas se sont aventurés sur les traces énigmatiques de cet ange.

J'ai espéré qu'elle éclaire ma lanterne en faisant briller sa lanterne magique, mais au fond du kaléidoscope temporel qui s'est offert à moi le jour où elle s'est refusée à moi, je n'ai pu tout au plus qu'entrevoir le retour prévisible d'une séquence colorée certes très charmante mais qui ne rencontrait pas l'approbation sans fin et sans frein de tout mon être avide de plonger dans les images.

Déception qui remonte à l'enfance, petite blessure sourde sans importance, mais dont la légère cicatrice mentale a enflé avec le temps, jusqu'à envahir tout l'écran de mes rêves.

Solange s'en est allée, ma seule contemporaine.

Reste non pas le vide de son absence mais bien au contraire la présence obsédante de son absence disséminée à travers mes jours.

Quand l'énigme se pare des oripeaux de la banalité, c'est qu'un temps de détresse est à l'œuvre, or toujours il s'est agi d'agir à contre-temps, dans le vague espoir de quitter la source à jamais.

Jamais la mer ne rencontre la source. Il existe pourtant bien, grâce à de puissantes marées des rivières dont le courant s'inverse, mais dans une vie d'homme une telle marée n'exerce pas cette puissance lunaire.

Et suivre le fleuve au long cours ne permet pas d'oublier la source, tout au plus, lui tournant le dos, de l'ignorer souverainement, sans jamais désirer voguer sur les vagues nombreuses de la mer écumante.

C'est cette souveraineté qui éclaire mes jours.

Cette souveraine netteté a un prix : tournant le dos à Solange dans la poursuite exacerbée laissée par les traces de son absence, je me trouve obligé de renoncer à la voir un jour danser dans tout l'éclat de sa joie de femme mutine.

Et les années passant, me retrouvant seul, je fais face à l'indicible.

### **A l'avenir**

Il ne pouvait voir l'amour que comme un acte d'amour, mais faisant peu l'amour, il se sentait condamné à errer dans ce peu qui s'épaississait dangereusement les années passant jusqu'à menacer de devenir d'une telle densité de chair et de sang, d'humeur et sperme qu'il se sentait déchiré nuit et jour, dans son sommeil comme dans ses rêves, dans les actions importantes du jour comme dans les gestes mécaniques quotidiens, entre les trois pôles de sa vie consciente qu'étaient, en avant de lui mais en lui, le besoin d'amour, la vie de l'esprit et l'activité érotique déliée. Il manquait à cette singulière géographie intime une quatrième dimension qui ne serait pas le temps, mais un corps féminin infiniment désirable.

L'espèce de grande santé qui présidait à ce dessein inachevé - inachevé à cause de l'interdépendance des termes, interdépendance elle-même contrariée par l'impossibilité pour les trois termes d'être exactement contemporains - l'espèce de grande santé, qui animait sa pensée, jalousait ou remuait son corps, bouleversait ses sens ou les anesthésiait pour de longs mois de léthargie douceuse, l'espèce de grande santé qu'il désirait tant voir se réaliser en lui et entre lui et la femme de sa vie tardait à apparaître, tout en rythmant tous les actes et tous les gestes de sa vie consciente.

Ce décalage malheureux était d'abord celui de tout le monde : il avait appris à différer la réalisation de ses désirs, et même à y renoncer, à moins qu'il ne lui parût opportun d'en nuancer l'expression jusqu'à les rendre méconnaissables, ce qui, ainsi, lui permettait de se donner le change en admirant les chatoiements renouvelés d'idées, de sensations et de sentiments indissolubles qui non seulement jouissaient du charme de la nouveauté, mais aussi promettaient de devenir réalité tangible dans un avenir indécidable.

### **La Belle au bois dormant**

Soit le lieu commun : les extrêmes finissent tôt ou tard par se rejoindre.

Imaginez que votre cœur et votre corps fassent pour ainsi dire le grand écart : vous voilà prisonnier de votre corps et loin de votre cœur.

Ils ne parviennent plus à se rejoindre, frustrés qu'ils sont l'un de l'autre et séparés par l'infini de l'attente réciproque qui ne se sublime plus dans la rencontre charnelle des mots et des images qui s'élancent d'un cœur qui bat dans un corps qui désire intensément cette toute brûlure qu'attise le désir mutuel de s'abandonner au plaisir.

La panne du désir se manifeste alors par le refus pur et simple de s'unir à un autre corps.

La sagesse du corps frustré de son compagnon de cœur dicte à qui désire dans le vide le vide du désir privé de cœur : ce *dictare* s'imprime si fort dans les plis et les replis de la sensibilité que le corps endolori s'endort recroquevillé sur lui-même, suspendu dans le vide de son absence à soi. Ne subsistent que les fonctions vitales.

Oui, quand le cœur n'y est plus, le corps s'absente...

Il se replie dans la vacuité sans mots de qui ne se livre plus que de loin en loin, à la manière d'un fanal qui vacille dans l'espace trop grand pour lui et qu'il n'éclaire plus.

C'est devenu un feu mort que la nuit dévore, un feu qui n'a plus de feu que le nom, un feu froid qui ne réchauffe plus et n'éclaire plus que lui-même, une tautologie de tous les instants qui reviennent tous au même, comme dans cette phrase heureuse qui dit le malheur absolu.

La part de conviction, de persuasion et d'endurance que la sensibilité confère au corps une fois évaporée, il ne reste plus au corps qu'à se replier sur lui-même dans la fadeur morose de sa jouissance solitaire ou bien dans le silence sans fin.

Cela arrive parfois aussi, il est vrai, en mauvaise compagnie, quand, loin des yeux, loin du cœur, même pas à hauteur de souffle, deux bas-ventres ne pulsent plus à l'unisson, réduits qu'ils en sont à mimer la mécanique du désir pour ne ressentir plus qu'un fantôme de plaisir.

Le cerveau tricote, tandis que les corps s'affairent. Le frisson est lent à venir, la congestion et la convulsion libératrice très brèves et emplies d'amertume, quand les deux corps refluent sur eux-mêmes, à moins que n'arrive à la rescousse la brève illusion que tout est encore possible, qu'il suffirait de presque rien pour que ce soit bien...

Le corps de l'autre était là, désirable et désirant, mais le cœur n'y était plus, et ce furent, une fois encore, après la convulsion, les mots mauvais, les mots qu'on tait, qui affluèrent dans la compagnie malsaine des images vaines, là au cœur de la solitude à la hâte retrouvée.

A qui ne ressent plus rien, ne communique plus rien, il ne reste plus, après l'acte, qu'à dormir.

Ces alliés du cœur que sont les mots et les caresses, combien j'aurai tenté dans ma vie de les préserver comme j'ai chéri l'image de ces vins de garde qui se bonifient avec le temps dans l'ombre fraîche de la cave que je n'aurai jamais possédée !

Mais la Belle au bois dormant existe.

Une nuit de grand désir, j'ai pu m'approcher d'elle. Mon cœur et mon corps se sont embrasés au contact de ses lèvres humides.

Tendre souvenir aux résonances multiples...

C'est lui qui me pousse encore à écrire contre, tout contre la réalité entêtante et qui m'incline à passer outre le peu de réalité exténuante qui ne cesse de me dire que le grand sommeil continue.

Ainsi, de ce grand écart que s'imposent corps et cœur, je fais un abîme sans fond, par-dessus lequel je lance le pont d'allégresse des mots.

## L'heure claire

Là où tu n'es pas encore, là, dans le creux du plus infime, dans l'intime de l'infime, dans l'infime de l'intime, j'ai fait ma demeure ailée.

Je t'invite à venir t'y retrouver, je t'invite à venir m'y habiter pour, ensemble, l'agrandir peut-être à l'infini, cet espace à bâtir qui nous lie.

L'espace d'une caresse renouvelée, le temps d'un baiser mouillé, tu entendas un appel des profondeurs qui vient de ton ventre. Je l'entendrai sourdre moi aussi, et je le verrai s'annoncer dans le brillant de tes yeux. Je le sentirai aussi frémir de tes cuisses à mes bras, et puis de mon sexe à ton ventre au moment où tu t'ouvriras.

L'appel heureux se cherche pour se trouver. Il fera de cette demeure, qui lévite entre le ciel de tes désirs de femme et la terre de mes envies d'homme, une halte heureuse sur le rude chemin de notre ascension.

Ainsi tout chemine entre ciel et terre dans une absence de repos qui n'est pas harassante.

Car tout est là, à demeure : cette envie de croître et de voler, ce besoin terrestre de s'élever.

Car nous sommes des aigles. Ascensionnel, le vent nous porte.

Vagabonde quoique immobile pour l'heure, ma demeure attend l'heure favorable.

Pour l'atteindre, la patience du temps est requise, et une attention calme et mesurée de tous les instants.

La patience vibre doucement dans l'air agité de bleu.

Sur la palette encore pâle du ciel qui hésite entre calme vapoureux et houle marine haletante déjà, le couteau du vent mélange hardiment les plus riches pigments, triture et malaxe les couleurs d'abîme.

D'un jaune safrané, des fleurs dansent devant les immenses yeux du ciel qui se penche sur nous, mon amour. Le presque vert de gris des fragiles tiges est tendre. Il porte avec une infinie délicatesse ces fleurs de lumière qui nous sourient.

Je crois qu'elles nous invitent à l'amour... J'en suis même sûr, maintenant que tu me viens à travers le champ clair de ton sourire.

Ton visage signe l'espace clair qui se dessine derrière tes épaules nues. Déjà, tu as pour allié le bois joli.

Il n'en faut pas plus, ce matin, pour se sentir des ailes, et quand viendra le soir, je sais que c'est toi qui ouvriras le bal des baisers gorgés de promesses et qui toutes seront tenues.

C'est l'heure claire qui vient, encore indécise de sa mise, mais déjà sûre de sa prise.

L'étonnement sera pour nous, mon amour.

### **De voile en voile**

Claire et distincte, la figure de lumière se détache sur un fond sonore encore lointain. Elle avance résolument dans la lumière qui semble émaner d'elle à mesure qu'une musique se détache lentement du fond sonore qui persiste dans un grouillement lent et sourd.

Le désir de se montrer sous son meilleur jour, voilà sa meilleure part. Elle fait d'elle la grande voilée qui se dévoile peu à peu dans le désir de plaire à l'homme qui a touché son cœur, avant même d'avoir touché ses seins de neige.

Elle avance en déchirant sans violence apparente le voile de gaze que lui fait la lumière douce qui émane de sa figure. Elle palpe doucement l'air ambiant qui semble frémir sur son passage.

Elle a relevé délicatement sa robe rouge pour laisser voir entièrement la fermeté altière de son sein droit et la naissance heureuse de son sein gauche. Dans cette image fixée par elle, la voilà qui lance un défi à l'homme qui la désire.

Elle désire son désir dans un large sourire.

Son abondante chevelure blonde tombe sur ses épaules dénudées. Bientôt, le visage se fera plus grave. Il désirera se perdre dans les vagues nombreuses de son désir d'homme.

### **On entendait la mer au loin**

Le fantôme était hanté par l'idée de ne plus apparaître qu'à lui-même, aussi multipliait-il les occasions de se montrer au grand jour. Grande source d'embarras pour lui : le mal qui le hantait ne faisait qu'empirer, car à qui appartient à la nuit, le grand jour va mal : censé révéler aux mortels sa position dans l'espace mental de la demeure intériorisée, le grand jour ne faisait que mettre en évidence son absolu manque de visibilité à ses propres yeux qui ne reflétaient plus âme qui vive alentour.

Seul le chat, et encore, n'était-ce pas si sûr, semblait l'apercevoir de temps à autre, quand son ombre fugace planait à l'horizontale des murs. C'est qu'en effet toute perspective était en apparence renversée.

Apparaître au grand jour, en effet, lui assurait l'invisibilité maximale propre à tous ses congénères. En soi, le grand jour était un bien, le repos presque absolu pour les gens de sa condition, sauf que lui, hanté qu'il était par l'idée de ne plus apparaître désormais qu'à lui-même, ne pouvait plus se figurer apparaître la nuit, ce qui l'eût par trop bien révéler au mal qui le rongait : la hantise de l'invisibilité à ses propres yeux et aux yeux des habitants de la maison qu'il était censé hanter.

Il était donc dans l'impasse, faute de conscience de soi et le jour et la nuit. Mais comment alors pouvait-il encore rêver n'apparaître qu'à lui-même, faute de cette conscience de soi qu'il

devait aux autres et qu'il se devait de maintenir vive pour être qui il se sentait appelé à être vraiment : le fantôme qui hantait ces lieux prestigieux depuis maintenant près de trois siècles.

Il n'était qu'un fantôme parmi d'autres en mal de reconnaissance...

Le rêve se poursuivait bel et bien le jour comme la nuit. Mauvais rêve dans lequel il se voyait éveillé en train de penser constamment qu'il rêvait... Sans doute, trop de miroirs hantaient les murs de la vaste demeure. Les miroirs lui renvoyaient sans discontinuer le reflet de son errance sèche dans le dédale trop connu que constituaient les nombreuses pièces et couloirs de la vieille demeure. Demeure qu'il n'avait pas choisie, la nuit de grand vent où il devint son propre fantôme.

C'est ainsi qu'une nuit une femme entra dans l'espace mental qui le hantait. Un bougeoir à la main, elle lui fit face en robe de chambre écarlate dans la grande bibliothèque attenante à la cuisine, la vraie curiosité architecturale du lieu. Droite dans sa robe, elle écarquilla les yeux comme si elle était en train de se voir dans un miroir déformant ou bien comme si elle venait d'apercevoir une brusque imperfection sur son visage jusque là absolument parfait.

La vision fut de courte durée, assez longue cependant pour laisser entrevoir un sourire sur le visage défait de la femme. Une femme qui se révélait être jeune. Et comme il arrive presque toujours sur les tableaux anciens, seuls le sourire et les yeux, ainsi que les mains très blanches de la dame étaient à même d'absorber le regard, le fond du tableau ayant pour ainsi dire disparu dans une masse sombre indistincte pareille à la nuit.

Une flamme droite se dressa alors dans les pupilles du fantôme. On pouvait distinguer nettement une flamme blanche qui dansait symétriquement dans les deux yeux qui ne se faisaient pas face, bien qu'on eût l'impression que le visage distordu se regardait lui-même à la manière d'un Janus inversé qui, dans un effort désespéré, aurait tenté d'embrasser sa rugueuse moitié.

La flamme s'était dressée telle un incendie dans la plaine, à peine la femme jeune était-elle apparue dans le champ de vision qui lui était propre, là, dans le miroir convexe de l'antique bibliothèque qui faisait face au tableau dans un vis-à-vis énigmatique sans doute voulu par les maîtres de lieux. Mais qui régnait ici au juste ? C'était à voir...

Il y eut ensuite peut-être un bruit de pas lointain, et comme le frôlement d'une robe ou d'un rideau, au moment où l'image devint absolument nette aux yeux du fantôme égaré qui avait maintenant perdu toute contenance.

Les murs se mirent à trembler sur leur base, entraînant toute la demeure dans un soubresaut annonciateur du pire désastre. Mais alors, il se produisit ceci, propre à rassurer le fantôme mis en face de lui-même : la demeure émettait un bruit sourd et régulier. La maison respirait bruyamment, et l'on entendait nettement les battements de cœur de la jeune femme maintenant endormie sur le fauteuil rouge qui trônait au beau milieu de cette pièce hautement improbable. On eût dit qu'elle s'était endormi sur son visage. La sérénité de ses traits attestait d'un bonheur parfait, suffisamment assuré pour qu'elle pût s'endormir sur lui comme d'autres aiment à s'endormir sur leurs lauriers.

La métamorphose était presque achevée, mais s'ignorant elle-même, il restait à ceux qui en vivait les péripéties un doute cinglant qui était comme l'annonce tardive qu'un avenir était

encore possible au sein de cet amoncellement de passé venu d'un autre âge. Tableaux et meubles, bibelots et tentures retenaient leur respiration, tant l'heure était grave.

Mais les livres, eux, ricanait à plaisir, se poussaient du coude en poussant de petits gloussements de contentement. Eux qui n'avaient pas été palpés depuis tant et tant d'années imaginaient déjà le léger craquement qui accompagne l'ouverture d'un livre lourdement relié et qu'ils ne manqueraient pas de produire chacun à leur tour.

L'impatience était à son comble. La poussière tombait lentement sur le parquet, sans un bruit, mais dans ces sortes de fenêtres que les livres redevenaient presque malgré eux et qui, fatalement, allaient à nouveau donner sur le monde, l'on pressentait qu'un souffle nouveau venu de très loin dans le passé s'apprêtait à envahir tout l'espace du dehors laissé à l'abandon depuis un temps immémorial.

La déshérence, en effet, visiblement, ne datait pas d'hier. C'est elle qui avait provoqué l'errance muette mais immobile de tous les objets qui composaient cette pièce certes merveilleusement lumineuse le jour, mais désespérément sombre la nuit.

Le fantôme était tout à son affaire dans ce bruissement. Les livres et les meubles, les murs et les tentures frémissaient de joie à l'idée de revenir les acteurs majeurs d'un drame qui s'était joué dans l'avenir endormi sur lui-même, sur ce qu'il fallait bien appeler le passé donc, dont le jour n'avait pu venir à bout, dont tous les possibles, faute d'être tous venus au jour, semblaient chargés de remords : fixés dans la pâte des mots, dans la chair blanche des livres, dans le bois et le métal, dans le tissu et le papier, ils se mettaient au diapason d'une absence redoutée, lançant à l'unisson une plainte aiguë comme le chant du grillon au soleil.

Endormi lui aussi, mais en sens inverse, le fantôme se rêvait, et rêvant, se réveillait tout autant, pour se découvrir la proie d'un sommeil de fer et de sang qui n'avait aucunement l'allure altière d'une prison flambant neuf vue de l'extérieur, mais la mine défaite d'une femme prématurément fatiguée. C'est que désormais, et peut-être pour toujours, la demeure l'habitait tout entier sous les traits fatigués mais sereins de la jeune femme endormie.

La dame était la clé de l'énigme vivante qu'était la demeure toute entière tombée sous le charme du fantôme. Plus rien n'apparaissait, plus aucun meuble n'affichait fièrement sa fonction première. Tout, absolument tout semblait s'être résigné à être moins que rien. C'est dans cette fatale ambiguïté que prospérait la maladie du fantôme contrebalancée par le bonheur tranquille de la jeune femme, tour à tour dame d'atours, harpie grimaçante, vierge folle, ange ou démon.

Le bougeoir ne bougeait plus. La flamme éteinte sous l'effet du souffle inconnu mais devenu régulier semblait ne vivre plus désormais que dans le souffle qui avait mis fin à ses jours. Il fallait donner un nom à ce souffle puissant, mais calme, à ce souffle tellement régulier qu'il évoquait la houle marine un jour d'été dans cette Bretagne côtière qui avait vu tant et tant de naufrages, et où, lui, le fantôme, avait échoué.

Une petite chaleur aux tempes rappelait au fantôme ce qui venait de se produire. C'était une chaleur douce et parfumée qui montait du corps paisible de la jeune femme endormie.

C'est alors que tout lui revint en mémoire. Cette jeune fille, c'était lui avant la chute dans le tableau. Maintenant qu'il remontait le temps, il sentait son corps de vapeur et de vent redevenir la ferme présence d'un corps jeune et vigoureux qui attendait son heure.

Quand, au petit matin, le peintre entra dans la pièce, avec la ferme intention d'achever enfin le tableau qu'il avait entrepris la veille, il eut une impression de déjà vu tellement forte qu'elle effaça l'image première qui fit place à une image toute nouvelle d'une netteté extraordinaire : la jeune fille était endormie dans le fauteuil dans une robe de chambre écarlate qui lui allait à ravir malgré son jeune âge. Le pan gauche de sa robe légèrement déplié laissait voir un sein de neige. Un bon feu ronronnait dans l'âtre situé à l'exacte milieu de la cloison qui faisait face à la porte d'entrée. Le peintre jeta un œil circulaire dans cet espace impitoyablement rectangulaire. Tout était à sa place, à commencer par les rangées de bibliothèques qui montaient jusqu'au haut plafond de la vénérable demeure.

Il y avait dans l'air frais du matin une odeur très prenante qui sembla d'emblée porter à son comble, et à elle toute seule, l'entière et pleine portée temporelle de cet instant magique qui osait se répéter en s'appuyant sur le tic-tac délicieux de l'horloge comtoise qui se tenait bien droite à gauche du feu de cheminée qui ronronnait doucement dans l'âtre.

Une odeur de varech et de marée basse émanait de tous les objets et meubles qui semblaient flotter dans une écume encore invisible, mais pour combien de temps ? L'idée du peintre ne tarda pas à envahir la pièce entière, au point que celle-ci, portée par le peintre, alla se poser sur le front endormi de la jeune femme qui frémit, sans toutefois tout à fait s'éveiller.

Le peintre posa son chevalet, sa palette et ses couleurs. Il gagna le bureau Louis XVI pour être bien en face de la jeune femme et il écrivit ces mots d'une seule traite :

*Le soir venu, il y a cette femme aux seins pointus.*

*Large sourire. Ses yeux pétillent de malice, mais tout son corps est comme absorbé par la couleur environnante.*

*Il n'en doute pas : c'est très exactement la naissance de la couleur, cette femme-aurore qui frémit mêlée d'aube bleutée qui flotte dans l'azur laiteux.*

*Depuis l'enfance, il affectionne cette redondance des phases-phrases propres à la couleur qui, lentement d'abord, bientôt dansent avec frénésie, comme pour honorer une promesse faite au jour, et qu'au-delà de toute attente elles savent vouloir tenir toujours.*

*Pas de deux dans l'aube défaite, pas de deux dans l'ellipse de la frénésie, pas de deux dans le labyrinthe écorché des pieds légers.*

*Il ne sait pas encore, arrivé à ce stade de la vision, si c'est la couleur naissante qui donne naissance à cette figure de femme ou bien si c'est cette femme en figure qui transsude la couleur dans l'incarnat de sa peau d'ambre.*

*Oui, c'est ça : c'est une femme en proie à la couleur, une femme qui s'affiche et se débat dans la mêlée des ombres et des lumières, une femme claire-obscur, une dévoreuse en proie à la pâte de la couleur, à la coulure, à l'eau sale ou à la salure, une femme livrée au désastre de l'humide, une femme qui s'abandonne délibérément à la virginité malsaine des forêts, une*

*femme mangrove qui plonge ses racines dans le suc tiède de la pourriture nourricière, une femme élastique, une femme sangsue, une femme alligator, une femme dévêtue, propre à se dissoudre dans la lumière de son aura aux reflets orangés striés de bleu cobalt.*

*Cette femme qu'il poursuit le pourchasse jusque sur les murs de son appartement qu'il occupe dans une grande ville du Nord.*

*Tard dans la nuit, la mer murmure dans l'espace d'espace qui s'ouvre autour d'elle.*

*Nuit et mer, c'est même chose, unies pour l'emporter et le rejeter là-bas sur la plage écrasée de soleil, déserte plus pour longtemps.*

*Il s'allonge ivre de fatigue. Une poignée de sable glisse entre ses doigts.*

*Des heures durant, la couleur a exploré la surface amère de ses souvenirs. Le sel sur sa peau humide encore après la nage et maintenant le sable qui colle à son dos enserrent sa poitrine et ses jambes, son dos et ses reins, et le forcent à rester allongé immobile, là où il aime être : sur une plage de sable clair avec pour seules compagnes la mer et sa rumeur...*

*C'est que la mer insatiable se dédouble pour mieux le prendre. Le bleu de sa bouche s'ouvre aux dents d'écume qui lui caressent les pieds. Il veut se mettre nu, alors il jette son maillot de bain, et voici que la bouche bleue et les dents d'écume de la mer viennent lécher son sexe durci. Il gémit dans le soleil couchant. La mer avale tendrement la sève qui lui vient.*

*Revenu de ses rêveries, il émerge de son lit trop sec. Il se lève, et le jour frissonne, quand il jète un œil à la vitre pour s'assurer que la lumière est bien encore là.*

*La femme aux seins pointus, bouche souriante, reviendra le hanter ce soir...*

*Pour l'heure, elle marche seule sur la plage à sa recherche encore.*

*Ses pieds nus s'enfoncent mollement dans la fraîcheur du sable. La chaleur bientôt montera le long de ses jambes. Elle caressera ses reins et son échine. Elle mordra ses bras et son cou.*

*La chaleur et elle iront ainsi de ci de là. Des premiers arbres côtiers à la mer écumante.*

*Aphrodite renversée.*

*Aphrodite noire ébène sur la plage promise à l'éblouissement.*

*Elle marchera mollement bercée par le bruit des flots jusqu'à l'apercevoir lui, allongé dans le sable après la nage.*

*Chaque tableau qu'elle lui inspire s'en va dormir dans le creux de son ventre. Il lui faut la rejoindre au plus intime, pour ramener à la surface du jour l'achevé du tableau mûri dans les eaux matricielles.*

*C'est ainsi que chaque soir ils font l'amour sur la toile aux grain tendre.*

*Et la couleur appelle la couleur, et la couleur bien vite lasse d'elle-même appelle puis renforce le contour des formes, et puis les formes des contours, comme les caresses à l'infini appellent les caresses qui appellent à l'envi des étreintes et des étreintes dissemblables.*

*Le bleu arrive en force. Il revient. Jusqu'à se perdre dans les yeux du vent.*

A peine avait-il tracé la dernière ligne qu'il se fit un jour nouveau dans la pièce. Au même instant, un petit garçon joufflu entra dans la bibliothèque, son espace de jeu favori, et sans un regard pour le peintre, son père, alla tout droit à sa maman endormie. Délicatement, il tira sur la manche de la robe écarlate et il lui murmura à l'oreille quelque chose que même le fantôme ne put entendre. La jeune femme eut un léger gémissement, elle soupira d'aise, ouvrit des yeux vierges et eut aussitôt un sourire si radieux que le peintre détourna le regard un instant, pour mieux savourer son bonheur.

Le vieux tableau avait pris des couleurs durant la nuit et le miroir convexe placé en vis-à-vis avait des reflets jaunes d'or tout pareils à ceux que lançait dans le tableau le vieux verre admirablement ciselés rempli d'un vin jaune paille qui embaumait toute la bibliothèque. Les mains blanches avaient disparues, et le visage et les yeux. Ne subsistait que les objets admirablement proportionnés et disposés dans l'espace tranquille d'une nature morte vieille de quatre siècles.

Ce qui advint immédiatement après fut un pur bonheur des yeux. L'enfant s'en alla tirer les lourds rideaux de serge. La vive lumière les éblouit tous les trois au même instant. Le peintre se leva et alla saluer sa femme. Il se pencha sur elle, en posant ses bras autour de son cou. Un baiser plein de tendresse sur ses lèvres humides acheva d'éveiller la jeune femme tout à fait.

« J'ai fait un rêve cette nuit, mon amour, en ton absence. » Elle se leva et s'étira voluptueusement, avant de prendre à son tour son mari dans ses bras.

Elle ajouta : « Je crois que la pensée de toi ne me quittera jamais. » L'enfant regardait la scène en souriant. La fenêtre ouverte laissait planer dans la pièce redevenue sage le pépiement des oiseaux qui voletait dans le printemps précoce. Le fantôme avait rejoint sa demeure de lumière là-bas quelque part entre vivre et écrire, où il lui paraissait désormais plus sage de séjourner à l'abri des regards indiscrets. Il pouvait désormais dormir tranquille en présence de cette femme qui l'avait vu naître et qui, maintenant, regardait son enfant avec amour.

La journée ensoleillée promettait d'être belle. On entendait la mer au loin.

### **Après la pluie**

Une attente, au bord des larmes... comme au bord d'un fleuve une femme dressée lève le bras vers l'autre rive, en signe de reconnaissance...

Il a plu, c'est un air encore saturé d'humidité qui flotte sur les rives. La brume dérive lentement d'une rive à l'autre. Elle se déchire déjà pour laisser transparaître, çà et là, les premiers rayons jaunes du soleil de midi, encore caché dans la brume qui se lève lentement.

La brume se déchire, se détache d'elle-même par lambeaux légers à mesure que l'air frais se réchauffe aux jaunes rayons du soleil de presque midi.

Et tout est lent.

La pluie, elle aussi, était lente comme si elle ne tombait pas, elle était lente comme si elle était montée de la terre pour arroser le ciel...

Un passant approche. Ce n'est encore qu'une silhouette grise sur un fond encore gris.

Mais la grisaille s'estompe à mesure qu'il approche, comme si elle décidait de lui céder la place, mais peu à peu, comme il sied aux êtres de son rang.

Leur complicité est réelle. Rien de féérique pourtant, c'est seulement que la grisaille s'estompe à mesure qu'il approche.

Elle se détache réellement de lui à mesure qu'il avance. Une lumière se fait jour autour de lui, le nimbant de mystère, mais je ne discerne rien d'inquiétant, ni de sombre dans cet homme indiscernable que cerne la lumière automnale...

La lumière du jour déjà levé hésite encore à le révéler, mais il n'y aura pas de combat entre le jour qui éclate et quelque nuit froide dont il serait le messager involontaire.

J'en suis sûr à présent : la lumière aime cet homme autour duquel s'attardent, mais de moins en moins, des relents de grisaille. Le gris lui va bien, mais déjà le soleil brûle de l'habiller de lumière tendre.

Il approche lentement, elle l'a reconnu depuis un moment déjà. Elle fait signe à cet homme qui prend un bain de lumière grise ourlée de jaune. Sa poitrine se soulève légèrement dans l'air frais. Son bras est encore levé, elle l'agite doucement, comme s'il était complice du vent qui se lève, chasse doucement la brume en caressant ses joues.

Entre elle et lui, la majesté d'un fleuve calme, ses eaux lustrales, si lentes, qu'elles semblent arrêter le temps pour fixer cette image d'une femme au bord du fleuve, les larmes aux yeux maintenant, et qui regarde approcher cet homme qu'elle connaît de longue date. Les joncs frémissent dans le vent.

Le fleuve, c'est moi, l'homme et la femme, c'est eux. J'ignorais leur existence à tous deux jusqu'à maintenant. Maintenant est tout ce qui reste depuis que l'homme approche.

Il y a cette femme droite, immobile, le bras encore levé en signe de reconnaissance, qu'elle agite doucement dans la direction de l'homme par-dessus moi qui suis et qui fuis, dans le même temps, les deux rives.

A moi, il n'est pas donné de m'arrêter, mais je puis fixer cette image fugace pour peu qu'un troisième homme passe par-là. Cet homme est là, il passe tous les jours, il est caché derrière les joncs qui frémissent sous la brise.

J'ignore son nom. Il vient là depuis si longtemps regarder mes eaux s'écouler lentement. Il respire lentement, calmement. Il s'imprègne du paysage qui se dessine autour de moi. Il tient un carnet de dessin sur ses genoux.

L'homme qui s'approche et la femme qui lui fait signe ignorent sa présence. Il est fasciné par la beauté de cette scène presque immobile. Son pinceau coule sur le papier comme je coule à travers rives, sa main frémit comme les joncs frémissent sous le vent...

Sur le papier apparaissent deux silhouettes : l'une est grise et lointaine, sur mon autre rive, et presque bleue, l'autre est immobile, bleutée légèrement, le bras levé en direction de l'homme qui s'approche. Un jaune d'automne les nimbe maintenant tous les deux.

Rien de figé dans cette image fixe en mouvement ! Le ciel m'est témoin, à mesure qu'il s'ouvre à la lumière parcheminée d'azur laiteux, striée de jaunes rayons, timides encore.

C'est le bonheur qui coule sur le papier comme les larmes coulent sur les joues de la femme au bord du fleuve que je suis qui coule entre deux rives...

Bientôt, l'homme abordera la rive opposée à la rive où se tient la femme ; il lui faudra encore traverser le fleuve pour rejoindre celle qu'il aime et qui l'aime. La barque est prête pour la traversée.

Le troisième homme s'est levé, il a fini. Il repart laisser en paix ceux qui s'aiment. La femme s'est retournée, elle l'a entendu. Les joncs ont craqué sous son pas léger. Il s'est éloigné sans un mot pour ne pas l'effaroucher. Il a fait son travail d'homme d'éternité. La femme a reposé son bras droit le long de sa hanche, puis elle a croisé ses deux bras sur son bas-ventre.

Le troisième homme est loin, son travail accompli. Je vais faire le mien, porter cet homme vers cette femme et leur offrir à tous deux ma rive opposée.

La vie, la vie s'écoule dans cette image qui se reflète en moi qui coule lentement. C'est le soleil qui brille à nouveau, après la pluie...

Le ciel est tout à fait bleu, une légère brume flotte dans l'air. La barque approche, les vaguelettes clapotent. L'homme, maintenant tout à fait discernable, sourit à cette femme en larmes.

La joie, c'est la joie qui le soulève de la barque quand il accoste. Ils s'étreignent, puis s'embrassent sans mot dire le long du fleuve. Il est midi.

Je puis continuer ma route qui repasse toujours par les mêmes points.

Ils vont s'éloigner, vivre leur amour loin de moi.

Le troisième homme est loin, lui aussi.

Je le sais : il reviendra, il s'assiéra non loin de moi, quelque part au milieu des joncs, demain et encore après-demain. Je ne serai plus le même, mais je reviens toujours au même. Je crois que c'est ce qu'il aime avec moi qui accompagne sa main qui fait glisser le pinceau sur son papier.

Entre nous, il n'y a que du vent et des joncs qui vibrent dans l'air, l'air frais du matin à l'aube, puis l'air chaud qui lui monte aux narines.

Cet homme peint et dessine avec ses narines, il entend avec ses yeux, il regarde avec ses oreilles. Ca coule de lui à moi et de moi à lui sur le papier, et très haut dans le ciel, le ciel s'étonne. Lui aussi est de la fête.

Les choses viennent d'elles-mêmes en sa compagnie. Seuls les êtres vont et viennent sur mes rives. Ils me traversent aussi, ils se saluent, s'embrassent ou se combattent...

Seul le troisième homme passe et repasse par moi. Il est le troisième œil de la sagesse en marche. Je l'accompagne en pensée où qu'il aille.

Pour une éternité, je coule dans son pinceau. Quand la palette d'encre sera rangée, quand il sera vieux, quand la mort l'aura frappé, il restera de lui ce qu'il a fait de moi avec moi.

Deux amants, et puis d'autres encore, innombrables, loin de mes rives, cette fois, regarderont les gestes de cet homme qui couleront sur le papier comme au premier jour de notre rencontre, dans les joncs, sur ma rive droite. Tous se reconnaîtront dans cette vie de l'image qui imagine la vie.

C'est un passeur de souffle, une image calme. Son regard aérien souffle un vent de terre et de ciel sur le papier blanc, qui garde la trace de mon passage en lui.

Plus de passé, rien que sa présence, aux côtés de moi qui serai loin, mais tout proche, sur la feuille...

Son œuvre est un fleuve, et je suis ce fleuve qui aura passé à travers lui, pour donner aux hommes l'occasion d'être eux-mêmes face à l'immensité du ciel qui se mire en moi.

Je passe, le ciel, aussi, passe. Le troisième homme peint, il mourra, puis disparaîtra, son œuvre faite. Que restera-t-il alors ?

Ses gestes calmes, et l'ampleur d'une lumière, et la clameur silencieuse ou batailleuse de la vie des hommes et des femmes qui ont fréquenté mes rives, soucieux du lendemain ou insoucians comme l'air frais du matin calme...

Je ne suis là que pour donner à tous et à toutes le goût de vivre, quoi qu'il advienne.

Le troisième homme a compris cela qui se tient quiet aux bords du fleuve que je deviens. Cet homme est mon frère en merveilles. Il les tend aux autres hommes pour leur en faire don.

Je me donne à ce don que le troisième homme fait aux autres hommes. Lui aussi se donne à moi. Il m'offre son regard pénétrant, la hardiesse tendre de ses gestes, la saveur du paysage qui s'attarde sur mes rives.

Jusqu'à son dernier souffle, il sera là de bon matin, pour faire de moi ce qu'il verra et entendra à travers moi. Mais à la fin, je m'efface, je le laisse à son jeu, à ses gestes.

Il est ma mémoire vivante qui vivra dans la mémoire des hommes et des femmes de ce monde...

## Passages

Noir :

*Pupille aveuglée, le refuge des souvenirs s'amenuise à mesure que le noir de l'oubli mange l'image tout autour.*

**Françoise Rodary**

L'image première fut peut-être trop aveuglante, trop prenante et trop fascinante.

C'est peut-être l'alternance de ces trois mouvements dans l'âme qui l'aura ainsi conduite à demeurer si longtemps au chevet de l'image malade.

Racornie, jaunie, presque égale au fond qui la soutient, l'image s'attarde dans la mémoire qui soutient son regard, avec pour seule et unique dynamique le mouvement convulsif des trois âmes qui habitent l'image encore à venir, au moment même où elle semble déjà en devenir.

Temps de la gestation, temps de la maturité, ligüés de toute leur âme.

*L'aveuglement* a sa source dans l'espoir incoercible qu'elle a soulevé, qu'elle a rencontré dans la fréquentation de l'image.

*L'image qui mord sur le réel, voilà la chance.*

Demeure l'image à demeure qui refuse de mourir.

Depuis cette *demourance*, faire signe encore et encore vers l'ëlu de ton cœur - regards et frissons - pour le respect d'un salut d'antique provenance.

L'image, à elle seule la source de son déploiement anachronique.

Ce serait si simple, s'il en était ainsi, mais non, la voyeuse et la visionnaire ne font qu'une dans le corps fluide de celle qui, obstinément, trouve joie et contentement dans le regard qu'elle porte durablement sur une infinie variété de choses alertes et déçousues qui s'agitent tout près, là, à la surface de ses yeux bruns.

L'iris voyage dans le bleu. Rencontre le noir absolu des pupilles amies cernées de brun profond.

*La fascination* combat durement l'aveuglement. Elle décille les yeux, mais les fixe dangereusement dans une direction, une seule : celle entrevue par l'image voici des années et transmises, comme infusées par l'image dans l'œil aveuglé amoureux de son aveuglement.

*La prise* dessine le moment intermédiaire : elle est le lieu du combat auquel se livrent d'un commun accord aveuglement et fascination, les deux pôles mâle et femelle de l'irrigation sous-jacente à l'image venue du fond des âges.

Dans cette dialectique apaisée, point de repos. Comme il se doit : un mouvement perpétuel qui dégage une énergie de tous les diables.

*Tout est dans le regard qu'on lance à la chance.*

La fascination apaisée, apaisante.

Le sexe dressé, vecteur de la chance, affirme sa toute présence sous ton regard avide, mais c'est la vasque humide de ton sexe, mon amour, qui dessine les linéaments de la chance.

Y prennent racine tant et tant d'images vivantes.

Pour que le végétal et le minéral s'allient une bonne fois.

Sois cette plante douce qui grimpe dans la pierre. Accroche-toi aux roches fécondes en sources vives et fleuris doucement au-dessus de l'abîme ami.

Nous le franchirons ensemble, cet abîme parfumé. Dans un renversement de rêve tel qu'aucune image n'en a rêvé jusqu'à présent.

*Tu es le pont, je suis le marcheur.*

*Du bist die Brücke, ich bin der Wanderer.*

*You are the bridge, I am the walker.*

La langue est cette queue de sirènes qui chantent dans la nuit blanche.

Qui, du pont ou du marcheur, décidera du moment voulu ?

D'une langue à l'autre, le pont vibre.

Et sous l'arche millénaire coulent les eaux furieuses de ton désir parti à la rencontre de mon ardeur.

C'est la crue.

Le pont tremble un peu sous les pas du marcheur polyglotte.

Et puis, enfin, tout se tient.

Ici.

Dans la demeure vive des images vivantes.

La pâleur des souvenirs assombrit l'horizon. Reste alors le nerf de l'oubli, cette mémoire acide qui ronge toute réalité au moment - au moment seulement - où l'oubli s'apprête à tenir le devant de la scène.

Mémoire et oubli ligués de toute leur âme, liés tous deux à ce qui les tient ensemble : cette réalité noueuse qui creuse le temps.

**Jean-Michel Guyot**

